

HLGBTIQAP

Jacques Boulanger, 15/09/2019

« *Ce n'est pas le doute qui rend fou, c'est la certitude* »
Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*.

La nature aime le mélange des genres, la trouvaille de la reproduction hétérosexuée comme accélératrice de mutations et productrice de diversités en atteste. Elle ne pratique la fixité que sous forme de fossile. À propos de l'orientation sexuelle, il semble qu'un siècle sépare deux écrits pourtant contemporains. D'une part la psychanalyste Sylvie Sensé-Léger affirme dans l'article *Transsexualisme* de l'*Encyclopédie Universelle* 2020 :

« *Les progrès incessants de la médecine permettant la transformation corporelle et la diffusion par les médias de témoignages de sujets opérés qui ont obtenu leur changement d'état civil ne doivent pas faire croire que le transsexualisme est seulement un phénomène de société et d'époque. Il s'agit d'un trouble profond de la personnalité et de l'identité sexuée qui relève de la psychiatrie et de la psychanalyse* ».

D'autre part le philosophe Paul B. Preciado écrit dans son dernier ouvrage, *Un Appartement sur Uranus* :

« *Je ne suis pas un homme, je ne suis pas une femme, je ne suis pas hétérosexuel, je ne suis pas homosexuel, je ne suis pas bisexuel. Je suis un dissident du système genre-genre. Je suis la multiplicité du cosmos enfermé dans un régime politique et épistémologique binaire et je crie devant vous. Je suis un uraniste confiné dans les limites du capitalisme technico-scientifique* ».

L'uranisme, évocation de la déesse Vénus Urania, est un mot inventé par le journaliste Karl-Heinrich Ulrichs pour évoquer cet aspect de la réalité humaine que le socius, progressivement, accepte : « *Une âme de femme dans un corps d'homme* ». HLGBTIQAP est un sigle qui englobe généralement la communauté constituée de "minorités" sexuelles : Lesbienne, Gay, Bisexuel, Transgender, Intersexuel, Queer/Questionning, Asexuel, Pansexuel/Polysexuel, etc, auquel Liviu Poenaru a ajouté le H d'hétéro, incluant ici l'hétérosexualité. Se développe en effet un discours critique à propos d'une normativité hétérosexuelle socialement imposée, codée, laissant peu de place au polymorphisme insoupçonné au sein même de cette orientation sexuelle dite majoritaire.

Abordant la question HLGBTIQAP, serions-nous d'emblée sollicités comme s'il s'agissait de choisir entre hasard et nécessité (Monod, 1970), liberté et destin, essentialisme et existentialisme, naturalisme et culturalisme, moi et sujet, normo-hétéro ou alter-queer ? L'identité de genre, entre autres variables, apparaît liée au sens de la vie individuelle et à l'image de soi. Elle serait, à l'adolescence, le résultat d'un développement qui a subi cinq sortes d'influence : génétique, hormonale, anatomique, psychologique, sociale. L'identité sexuelle vit et se transforme au gré de ces divers courants changeants selon lieux et les périodes de vie. La réflexion sur cette réalité polymorphe que dévoile le concept *HLGBTIQAP* peut nous servir de guide pour la compréhension d'un polymorphisme sexuel qui va largement au-delà de la bisexualité psychique freudienne selon laquelle tout humain aurait des dispositions psychosexuelles à la fois masculines et féminines ?

Le sexe génétique.

Le mot sexuel vient du latin *secare*, *sexum* étant « *ce qui a été coupé* ». Platon n'a pas tort quand il imagine, dans *Le Banquet*, un être originel sans hétérosexualité. De fait, il y a 200 millions d'années¹, un chromosome X a perdu une branche et devenu « *cet étrange M. Y* » qui, après mutations, eut un destin différent de son ex-jumeau X et devint porteur, par hasard et nécessité, des gènes responsables de la masculinisation. Auparavant, le sexe anatomique de l'embryon était déterminé par les conditions de l'environnement, comme chez les tortues. Chez les humains, les anomalies du caryotype comme le syndrome de Turner (X0) et celui de Klinefelter (XXY) nous rappellent les conséquences anatomiques, hormonales, psychologiques, sociales, de ces délétions chromosomiques. Cette délétion historique d'il y a 200 millions d'années est maintenant artificiellement reproductible grâce à la technique CRISPR-CAS9, le ciseau moléculaire, qui permet de couper un segment d'ADN. David C. Page, directeur du Whitehead Institute du Massachusetts Institute of Technology (MIT), est le spécialiste mondial du Y ; il a isolé en 1992 le gène SRY, qui provoque la masculinisation de l'embryon, trouvaille qui a relancé l'intérêt des scientifiques pour le chromosome Y, longtemps délaissé par la recherche. Ainsi la différence génotypique n'est que de 0,1% entre hommes et femmes. L'être humain, c'est vingt-trois paires de chromosomes, mais surtout vingt et un mille gènes, ce qui ouvre à une variété d'expression phénotypique considérable. Francis Collins, directeur des Instituts nationaux de la santé (NIH) américains, dans un article publié, le 27 mai 2010, dans le *New England Journal of Medicine*, affirme :

« Étant donné la diversité de l'espèce humaine, il n'y a pas de séquence du génome humain normale. Nous sommes tous des mutants. Le terme « normal » désigne en fait les variants les plus fréquents pour une population donnée ».

Cette grande variabilité génétique se double d'une complexité épigénétique. Depuis les années 2000, on sait que des changements d'activité de gènes restent induits par l'environnement, et qu'ils peuvent être transmis au fil des divisions cellulaires ou des générations sans faire appel à des mutations de l'ADN. Pour Michel Morange², professeur de biologie à l'ENS, ces découvertes marquent la fin du « *tout ADN* ». Pour lui, c'est Aristote qui a inventé le terme « *épigénèse* » en observant les embryons de poulet.

L'expression des gènes, la science l'affirme aujourd'hui, peut être activée ou inhibée par certaines modifications chimiques induites par l'environnement en fonction du contexte hormonal (stress/sécurité) par des méthylation de l'ADN et des modifications des histones. Ce qui nous rapproche des observations de John Bowlby à propos de l'attachement plus ou moins sécuritaire. Ces marquages épigénétiques influencent-ils le développement individuel à propos de l'identité sexuelle ?

Le philosophe Thomas Pradeu³ confirme l'évolutivité constante de l'identité, tant au niveau biologique que psychologique, qui reste perméable aux apports des autres. Il cite le biologiste du développement Scott Gilbert⁴ :

"Puisque le phénotype ne saurait être prédit à partir du génotype, il dépend du contexte dans lequel l'organisme se développe" et aboutit à la notion de plasticité phénotypique.

Comme l'explique la biologiste Mary-Jane West-Eberhard, ce terme désigne

¹ Chaigne, A. 2010. *L'étrange monsieur Y*. Le Monde des Sciences, 30/01/2010.

² Rosier, F. 2012. *L'épigénétique, une hérédité sans ADN*. Le Monde des Sciences. 14/04/2012.

³ Pradeu, T., Carosella, E. 2010. *L'identité, la part de l'autre*. Odile Jacob.

⁴ Gilbert S.F., *Ecological developmental biology : developmental biology meets the real world*, *Developmental biology*, 2001, 233, p.1-12.

"la capacité d'un organisme à réagir à une donnée environnementale par un changement de forme, d'état, de mouvement ou de taux d'activité".

L'identité serait un « *mosaïque d'altérité* », l'humain un écosystème complexe où l'autre devient un constituant du soi. Elle ajoute :

« La thèse que nous défendons ici est bien plus radicale : elle est que l'autre est peut-être, et est souvent, un constituant majeur et indispensable du soi ».

Cette idée rejoint la requête de psychanalystes actuels comme Bernard Golse, Gilles Missonnier, Didier Houzel d'une « *topique de l'objet* », c'est à dire d'un modèle métapsychologique consacrant les travaux de Mélanie Klein, Donald Winnicott, Wilfred Bion.

Le sexe hormonal

L'embryologie enseigne que chez les mammifères l'embryon est d'abord féminin avant qu'au cours de la gestation il ne devienne, éventuellement, fœtus masculin du fait de l'expression hormonale sous dépendance génétique. La configuration hormonale a-t-elle une influence sur le développement du cerveau ? Pour Edward Dutton et Richard Lynn⁵ les perturbateurs endocriniens sont maintenant incriminés dans certains troubles neurodéveloppementaux. Pour Susan Pinker⁶, les troubles des apprentissages scolaires, le TDAH, les troubles du spectre autistique sont quatre à dix fois plus fréquents chez les garçons tandis que les syndromes anxieux et dépressifs concernent davantage les filles. Elle a observé expérimentalement qu'à la fin du premier mois après la naissance, le regard des filles est plus capté par un visage humain que par un mobile ; c'est l'inverse chez le garçon. À l'opposé, Cordelia Fine⁷ et Catherine Vidal ont montré que les études IRM ne montrent aucune différence significative dans l'usage des hémisphères cérébraux. Pour Simon Baron-Cohen, au contraire, à partir d'expériences sur la fréquence des contacts oculaires des bébé, la testostérone rend les hommes plus intéressés par les objets matériels, les femmes par les relations. Cette dernière expérience a été invalidée par celle de Lise Elliot⁸ qui affirme que des différences minimales d'habiletés cognitives semblent innées, mais qu'elles se transforment selon la stimulation environnementale. Pour Melissa Hines⁹, la conscience de l'identité de genre apparaît vers deux ans et devient nette vers cinq ans. Pour la primatologue Frances Burton, elle existerait chez les primates. En fait, ici comme ailleurs, de nombreuses expériences semblent être influencées par les options culturelles de l'expérimentateur et il reste difficile de faire la part des choses à propos de l'effet sur la plasticité neuronale, dont dépend la plasticité identitaire, de la génétique, de la configuration hormonale et de l'environnement. Nous voici contraints d'opter entre deux visions contraires que la science est impuissante à départager : celle de Jacques Balthazard¹⁰, neuroendocrinologue, pour qui l'homosexualité est directement liée à une imprégnation hormonale fœtale :

« On naît homosexuel, on ne choisit pas de l'être »,

et celle de Catherine Vidal, neurobiologiste, qui réfute toute différence entre cerveau masculin et féminin et parle de « *neurosexisme* ».

⁵ Dutton, E. Lynn, R. 2016. Revue *Intelligence*, juin 2016.

⁶ Pinker, S. 2014. *Masculin-Féminin-Pluriel*. Sciences Humaines, p. 41

⁷ Fine, C. *Desillusions of gender*. 2010

⁸ Elliot, L. 2011. *Cerveau rose, cerveau bleu. Les neurones ont-ils un sexe ?*

⁹ Hines, M. 2003. *Brain gender*.

¹⁰ Balthazard, J. 2010. *Biologie de l'homosexualité*. Mardaga.

Le sexe anatomique

Nous l'avons vu, il est généralement déterminé par le caryotype, XX ou XY, bien que des variations existent. C'est à l'échographie ou à la maternité que la catégorisation sexuelle anatomique est assénée. Les enfants nés avec un syndrome de Turner ont un morphotype féminin et seront considérés comme filles souvent jusqu'à l'absence de règles à la puberté. Comment ces enfants vivent-ils cette soudaine ambiguïté née de l'absence d'organes sexuels et cette redoutable exigence de redéfinition identitaire ?

Pour les personnes transsexuelles, il s'agit initialement d'un même sentiment de flottement identitaire. Pour elles, la maturité psychologique fait qu'un jour la réalité anatomique est vécue comme contraire au sentiment intégré du schéma corporel. On peut se sentir prisonnier d'un corps désiré sexuellement différent. Le beau film de François Ozon, *Une nouvelle amie*, projeté sur Arte en septembre 2019 met en scène David, un jeune père qui, après la mort de sa femme Laura, revêt les habits de sa femme pour s'occuper de leur bébé qui, de ce fait, pleure moins. Ce subterfuge réactive le sentiment intime d'être une femme dans un corps d'homme, qu'il avait confié à son épouse, la meilleure amie de Claire qui va hériter du secret et favoriser la transformation. Le terme transsexuel est introduit en médecine en 1953 par l'endocrinologue Harry Benjamin. Pour lui, les trans vivent dans « *le mauvais corps* ». En 1955, le psychologue John Money invente le concept de genre ; il s'agit du rôle social, construit par l'éducation, à séparer du sexe. Le psychanalyste Robert Stoller, invente une « *identité de genre* » et pose, lui aussi, que dans le syndrome transsexuel, l'identité est plus du côté du genre, attribution sociale, que du sexe anatomique. Le transsexualisme reste une pathologie, entre endocrinologie et psychiatrie, mais cet étiquetage ouvre à la possibilité de traitement hormonaux et chirurgicaux, ce qui est une première prise en compte de cette réalité identitaire. L'expression « *Dysphorie de genre* » est inventée en 1974 par Norman Fisk et le DSM III. En France le fait que les prises en charges hormonales et chirurgicales soient rigoureusement encadrées médicalement en prive la majorité des personnes trans.

Du côté des neurosciences, depuis les travaux d'Antonio Damasio¹¹, d'Allan Schore¹², on sait que les intuitions des psychanalystes (Freud, Jung, Winnicott, Kohut) et de certains philosophes (Foucault¹³, Pradeu et Carosella¹⁴, Paul B. Preciado¹⁵) sont confirmées : le concept de soi, de self, c'est-à-dire de constitution identitaire pré-langagière, issue des engrammations des états du corps érotique en mémoires implicites, puis en mémoire épisodique, va déterminer ce qui adviendra à la conscience claire à l'adolescence : une identité sexuelle psychique, vécue parfois comme décalée de l'identité anatomique.

Le sexe psychologique

De fait, le sexe psychologique n'est pas toujours en adéquation avec le sexe anatomique, ni avec le genre initialement affiché. L'évolution culturelle occidentale a fait que des réajustements sont maintenant possibles entre ces deux identités au prix

¹¹ Damasio, A. 2003. *Spinoza avait raison. Joie et tristesse, le cerveau des émotions*. Paris. Odile Jacob.

¹² Schore, A. 2011. *The Right Brain Implicit Self Lies at the Core of Psychoanalysis*. Psychoanalysis Dialogue, 23 Feb. 2011, pp 75-100.

¹³ Ricœur, P. 1990. *Soi-même comme un autre*. Paris. Seuil.

¹⁴ Pradeu, T. Carosella, E. 2010. *L'identité, la part de l'autre*. Odile Jacob.

¹⁵ Preciado, P. 2019. *Un appartement sur Uranus*. Grasset.

d'une transformation. La question de l'écart entre identité psychique et anatomique taraude l'humanité depuis la fin des temps. Les hommes de la préhistoire observaient l'homosexualité des animaux. On sait maintenant qu'il ne s'agit pas de dysfonctionnement mais d'un système de régulation des tensions dans la horde. De nombreuses représentations d'organes sexuels féminins et masculins sont présentes dans l'art pariétal paléolithique¹⁶. L'archéologue Jeanine Davis-Kimball¹⁷ pense que le patriarcat et la domination des hommes est relativement récente dans l'histoire de l'humanité, du moins en Eurasie. Avant le néolithique, un régime matriarcal avec cultes de divinités féminines et filiation matrilineaire a dominé la préhistoire. En témoignerait les statuettes de Vénus (Lespugne, Willendorf, ...). Carl Gustav Jung¹⁸, reprenant comme Freud le Banquet de Platon, relie cette « *mère archétypique* » à un état d'indifférenciation primordial, un état originel d'avant la sexualité.

Au cours du développement individuel, l'identité sexuelle psychologique advient avant l'identité de genre. Il s'agit d'abord du sentiment d'appartenance de soi à un sexe somatique. Elle est une des composantes de la constitution du soi, puis du moi, qui se construisent progressivement par la traversée de différents stades (Freud, 1905, les stades de la libido, puis, 1914-1930, de la relation d'objet), de périodes (Mélanie Klein, 1930, les périodes de la relation d'objet archaïque). Au décours de ces traversées, une première configuration identitaire apparaît lors du déclin de l'œdipe (5-6 ans) par identifications aux parents. Ces différentes strates identificatoires composent une sorte de mosaïque d'emprunts identitaires aux deux modèles parentaux et aux stéréotypes courants qui, déjà, peuvent générer des tensions dans la mesure où certains éléments peuvent s'opposer. Cette première configuration reste quiescente quelque temps, parfois discrètement expressive, avant d'être remise en cause par la puberté. La poussée pulsionnelle adolescente va désorganiser ce premier montage identitaire tandis que de nouvelles identifications, extra-parentales, vont prendre le relais, ce qui complexifie la mosaïque identitaire. La survenue des fonctions génitales de reproduction va accentuer un sentiment d'urgence de redéfinition. La bisexualité psychique chère à Freud va faire que les emprunts identitaires nouveaux, mêlés aux anciens, vont générer une toute nouvelle reconfiguration du sentiment de continuité de soi. Les modèles parentaux sont mis à distance tandis que les stéréotypes peuvent ne plus être perçus comme fatalité inductive, mais comme option à confirmer. Un désaccordage, initialement douloureux, peut advenir entre sexe anatomique et sexe psychologique. Un considérable effort adaptatif, encore plus déstabilisant, est alors exigé pour fixer et affirmer un nouveau sentiment de soi et prendre éventuellement la voie du coming out et de la transformation.

Le sexe social

Du côté des philosophes

Nous avons fait référence au Banquet, texte où Platon invente le mythe de l'androgynie pour expliquer la différence des sexes. Diogène, dit-on, se masturbait en public, prenait parti pour l'amour libre, la mise en commun des enfants. Il réagissait-là contre le puritanisme ambiant qui régnait chez les grecs, comme chez les romains, à cette époque finissante du beau siècle de Périclès. Contrairement à une idée

¹⁶ Boulanger, J. 2018. *Du temps du rêve au rêve du temps. Interview de Michel Lorblanchet*. In *Analysis*. 2018/3.

¹⁷ Davis-Kimball, J. *Warrior women. An archeologist's search for history's hidden heroines*. 2002.

¹⁸ Jung, C.G. *Les racines de la conscience*, 1954.

reçue, la notion de sexualité en termes de plaisir n'existait pas. Le mot sexualité n'existe ni dans la langue grecque classique, ni dans la langue romaine. Dans l'Antiquité, elle se limitait à l'acte reproductif. Les comportements sexuels entre personnes du même sexe ne s'opposaient pas à l'hétérosexualité ; ils étaient de mise à certains âges de la vie ou en certaines situations et n'excluaient pas des pratiques hétérosexuelles concurrentes. Ce fameux banquet de Platon marque l'entrée dans un certain déclin en affichant ce penchant vers le plaisir de la pédophilie incestueuse. Avec la naissance du christianisme, le contexte est répressif. Le refus du plaisir est prescrit. Le salut de l'âme est lié à la conduite sexuelle (chasteté, d'où frigidité, d'où ces « *névroses chrétiennes* »¹⁹ que Freud traitera deux mille ans plus tard). Saint Augustin (*La Cité de Dieu*, 413-427) organisa une répression religieuse de la sexualité qui s'imposera jusqu'au XVIIIe siècle. Il en sera de même pour l'Islam car ce dégoût du corps jouissant est bien, selon Freud²⁰, l'esprit de toute religion. La religion du Prophète sera, pourtant, plus permissive pour la sexualité à l'intérieur du couple, où plutôt des couples car la polygamie est tolérée. Actuellement, la radicalisation religieuse a remis en place une répression sévère dans une morale fossile qui ne tolère aucune forme de sexualité autre que l'hétérosexualité à l'intérieur du couple marié.

En France, le siècle des Lumières, en affirmant l'individualisme, va progressivement entraîner une évolution de la morale sexuelle. Il devient acceptable que les relations sexuelles consenties relèvent de la sphère privée. Marivaux (*La colonie*, 1750) décrit un état où les femmes ont le pouvoir et disposent des hommes sexuellement. Charles Fournier (*Le nouveau monde amoureux*, 1816), prône une liberté sexuelle totale. En 1905, Freud crée une rupture radicale en posant le concept de sexualité infantile et en donnant au terme sexuel une dimension psychique enveloppant toutes les zones érogènes et tous les âges. Le génito-centrisme et l'hétérosexualité n'étaient plus la norme. Hélas, des disciples comme Ernest Jones ne le suivirent pas sur l'homosexualité et conçurent des normes d'admission exclusives à la profession de psychanalyste. Magnus Hirschfeld crée en 1928 la *Ligue mondiale pour la réforme sexuelle*. Michel Foucault, avec son *Histoire de la folie* (1961) crée une autre rupture importante. Pour lui, comme pour Freud, l'identité sexuelle ne saurait être une construction fixée définitivement au début de la vie. Il confirme que la sexualité au sens moderne du terme correspond à l'apparition d'un agent sociologique particulier : l'individu. Il s'intéresse au féminisme dans les années 1970, relie genre, pouvoir, mise en discours, normes. Il conteste la norme hétérosexuelle (*L'archéologie du savoir*, 1969. *Subjectivité et vérité*, 1981. *Histoire de la sexualité*, 1984.). Il s'agit pour lui de remettre en question des croyances qui apparaissent comme des évidences présentes dans les relations sociales et qui fonctionnent comme injonctions normatives. Il contribue ainsi à dénaturiser et à politiser la sexualité. Il prône un « *hermaphrodisme de l'âme* » (*La volonté de savoir*, 1976) qui peut évoquer la bisexualité psychique freudienne. Judith Butler s'est inspirée de lui dans sa conception d'un corps à disposition du psychisme, débarrassé de toute différence sexuelle. Cette parenté entre les deux auteurs ouvre la voie au militantisme *queer* pour qui les actes l'emportent sur des identités supposées fixes. Cette omniprésence des catégories est aussi dénoncée par Jacques Derrida, dans les années 90, qui reprend le terme heideggerien de *Destruktion* pour le traduire par

¹⁹ Solignac, P. 1976. *La névrose chrétienne*. Flammarion.

²⁰ Freud, S. 1927. *L'avenir d'une illusion*.

déconstruction, mot emprunté à Gérard Granel. Il s'agit d'une lecture critique de textes, y compris à propos de la sexualité, qui définissent certains concepts pour montrer comment ils sont contingents. Dans le même temps, Pierre Bourdieu²¹ s'interroge sur la vision « *androcentrique* » qui continue d'organiser les représentations du masculin et du féminin. Il attribue à nos « *habitus* » (comportements et jugements automatiques transmis culturellement) la fixité transgénérationnelle des stéréotypes. Paul Ricœur²², avec son concept d'identité narrative, illustre ce grand remaniement identitaire que chaque individu doit opérer pour en revenir à éprouver son soi, repartir de cette identité originelle d'appellation contrôlée (« *mêmeté* »), pour construire un auto-récit qui la complète de ce que l'individu veut être en vérité (« *ipséité* ») face aux autres. Ainsi le « *je* » se transforme en une propre dynamique, toujours plus affinée, qui s'enrichit et se transforme au contact des autres aimés. Le moi n'est pas un noyau dur inamovible mais une fonction souple et évolutive.

Le courant féministe

En 1940, Margaret Mead²³ souligne le caractère culturel de l'identité psychologique. Au décours de ses contacts avec des sociétés primitives, elle construit sa conviction de l'universalité des stéréotypes dans les représentations sociales du masculin et du féminin. Avec la révolution sexuelle des années 60-70, la disjonction de la fonction procréatrice et de l'orgasme féminin se précise. Le plaisir féminin est enfin considéré. 1970, aux USA, est la période des *Gender studies* qui montrent comment la différence des sexes est construite par la culture et l'éducation, le poids des normes sociales et des stéréotypes. Ce nouveau courant socio-constructiviste dans les sciences humaines et sociales vise à expulser les explications d'ordre biologique ou essentialistes qui ont justifié un « *état de nature* » de la répartition sociale des rôles masculin et féminin. Il conteste la psychologie évolutionniste d'Edward O. Wilson (*Sociobiology*, 1975) qui stipule que la répartition des tâches est le fruit de l'évolution naturelle (lui chasseur, elle au foyer). L'instinct maternel y était vu comme donnée incontestable. Quarante ans plus tard, cet auteur fera amende honorable. En 1970, la sociologue Viviane Isambert-Jamati²⁴ reprend cette « *idéologie de la gardienne du foyer* ».

En France, le coup d'envoi des études de genre est donné par Simone de Beauvoir en 1949 avec *Le deuxième sexe*. La même année, Margaret Mead publie *L'un et l'autre sexe* qui signe l'acte de décès du concept de « *l'éternel féminin* » et dénonce avec virulence la domination masculine. Il est pourtant des féministes françaises qui acceptent certaines différences homme-femme (Luce Irigaray, Antoinette Fouque, Julia Kristeva), tandis qu'en Angleterre les « *universalistes* » comme Ann Oakley (*Sex, gender and society*, 1972) martèlent que toute différence est une construction sociale. En 1984, un ouvrage collectif *Le sexe du travail* (Presses Universitaires de Grenoble) compare les trajectoires sociales et professionnelle des hommes et des femmes. En 1986, Diane Halpern²⁵, différentialiste, affirme qu'il existe une répartition sexuée de compétences cognitives ; les filles seraient plus performantes en langage oral et écrit mais moins compétentes dans les tâches visuo-spatiales. Toujours en

²¹ Bourdieu, P. 1998. *La domination masculine*.

²² Ricœur, P. 1985. *Temps et récit III*. Seuil. Et 1990. *Soi-même comme un autre*.

²³ Mead, M. 1940. *Male and Female. A Study of Sexes in a changing world*.

²⁴ Isambert-Jamati, V. 1970. *Crises de la société, crises de l'enseignement*.

²⁵ Halpern, D. 1986. *Sex differences in cognitive ability*.

1986, Elisabeth Badinter²⁶ se demande si l'attachement aux enfants est spécifiquement féminin. Pour elle, l'amour maternel n'aurait rien d'instinctif. Dans les années 90, Judith Butler élargit la question du genre à celle de l'identité sexuelle avec la théorie *Queer* (bizarre) : toute catégorisation identitaire est remise en cause, surtout la bipolarisation homme/femme. Le *queer* s'intéresse aux gays, lesbiennes, transsexuels, intersexes, ... Dans le cadre de son constructivisme radical, le genre, mais aussi le sexe sont des constructions sociales. Elle dénonce la violence des normes sociales, en particulier la pathologisation du transsexualisme par le DSM IV. En 1992, Roger Establet et Christian Baudelot font un constat statistique politiquement incorrect : les filles sont meilleures élèves que les garçons. Maurice Godelier²⁷ a dressé un inventaire des pratiques symboliques privilégiant la virilité au détriment de la féminité. Françoise Héritier parle d'une « *valence différentielle des sexes* » universelle. Elle reprend l'explication freudienne d'une peur du féminin qu'elle relie au pouvoir des femmes de faire des enfants, aussi bien filles que garçons. Pour elle, l'avènement de la contraception représente une césure dans les rapports hommes-femmes en donnant aux femmes la libre disposition de leur corps. L'asymétrie anatomique et fonctionnelle (la fécondité) serait à l'origine de la catégorisation homme/femme, prototype de tous les autres couples de paires opposées (actif/passif, chaud/froid, vie/mort, ...). Elle a remarqué combien de façon universelle le sperme est perçu comme puissance créatrice tandis que le sang des règles est perçu comme force maléfique. Cette entreprise critique des concepts définissant la sexualité sera reprise en 2000 par Anne Fausto-Sterling dans *Sexing the body* : l'attribution anatomique elle-même est remise en cause. Le sexe biologique lui-même est vu comme produit d'une construction sociale héritée d'une biologie sexiste. Sexe et genre ne sont pas des données stables mais des processus où interfèrent physiologie et environnement. Le soi, l'image corporelle sont le résultat des interactions entre les cinq sexes. L'identité sexuelle prend une dimension dynamique où les expériences personnelles, émotionnelles et cognitives, depuis les plus précoces jusqu'à la fin de l'adolescence, sont engrammées en mémoires et deviennent des traits de personnalité plus ou moins persistants. Les études de genres s'implantent progressivement dans les universités aux USA et en Europe. En 2012, contre ce radicalisme réagiront Sylviane Agacinski²⁸ et Nancy Huston²⁹. S'insurgeant aussi contre la domination masculine, elles affirment néanmoins qu'une spécificité féminine existe bel et bien et que la maternité est là pour le rappeler aux femmes. Actuellement, le débat reste ouvert entre essentialistes et constructivistes. Les évolutions actuelles comme le mouvement #metoo et #balencetonporc montrent une évolution des valeurs vers plus de permissivité sexuelle mais la consolidation de nouveaux tabous (violence conjugale, viol, inceste, pédophilie, harcèlement) qui sont criminalisés.

Le courant gay

La pratique homosexuelle est de tous les temps et est universelle, mais la reconnaissance de l'orientation sexuelle comme d'une liberté fondamentale de la personne est récente. Là, comme pour la prise en compte des stéréotypes homme-femme, les proclamations de principe des Lumières ont mis longtemps à s'imposer

²⁶ Badinter, E. 1986. *L'un et l'autre*.

²⁷ Godelier, M. Laufer, J. Maruani, M. 2013. Anthropologie et recherches féministes, in *Le travail du genre*.

²⁸ Agacinski, S. 2012, *Femmes entre genre et sexe*.

²⁹ Huston, N. 2012. *Reflets dans l'œil d'un homme*.

dans les faits. Le terme homosexuel apparaît au XIXe siècle, introduit en 1869 par le journaliste militant hongrois Karoly Maria Kertbeny. Le mot *gay*, lui, décliné de l'occitan *gai* (vif, inventif) est né dans les années 1970 aux USA, par opposition à son antonyme *straight* (droit, normal). Dans son histoire de la folie, Michel Foucault parle de « *l'entrée bruyante* » au milieu du XIXe siècle de l'homosexualité dans la réflexion médicale normative. Le médecin allemand Magnus Hirschfeld (1868-1935) fait exception : définissant un « *troisième sexe* » composé d'hommes de dispositions sexuelles féminines. Il veut ainsi montrer que l'homosexualité est une constitution innée, inamovible, et par conséquent non répréhensible. En 1905, Freud³⁰ s'oppose à ce déterminisme biologique et soutient un schéma d'explication où l'homosexualité est acquise dans un développement marqué de bisexualité psychique. Quoi qu'il en soit, la médicalisation de l'homosexualité la fait exister en tant que population. Du côté des femmes, la poétesse Sapho, vivant sur l'île de Lesbos, écrivait dans ses poèmes combien elle aimait les jeunes filles. L'homosexualité féminine a paru longtemps moins choquante car plus discrète.

L'événement qui fit sortir les homosexuels de leur isolement fut, en 1970, la bagarre au bar *Stonewall* à New York. La communauté gay a définitivement pris conscience de sa force en tant que groupe et a résolument pris l'offensive contre les restrictions de leurs droits. Suivent l'invention du *coming out* (sortir du placard) et de la *gay pride*. Avec la révolution sexuelle et le mouvement féministe, le tournant marque une rupture majeure de rapport entre la société et la communauté LGBT dans les pays occidentaux.

En 1972, le romancier et militant Guy Hocquenghem, lecteur de Fourier, Reich, Marcuse, Deleuze, Foucault), fait un *coming out* public retentissant dans la France conservatrice de Pompidou dans une interview publiée dans *Le Nouvel Observateur*. Il prône une levée en masse de la communauté LGBT, révolutionnaire, refusant l'assignation de l'identité sexuelle, se réclamant de Montherlant, Julien Green, Marcel Jouhandeau, Gide, Foucault, Deleuze. Une autre figure de la lutte anti-normative sera l'écrivain et scénariste Jean-Louis Bory. Ses leitmotifs étaient : « *Ni honte, ni prosélytisme* », « *droit à l'indifférence* », « *Je ne plaide pas, j'informe* ». En 1975, lors de l'émission *Les Dossiers de l'écran*, il dira :

« *Je n'avoue pas que je suis homosexuel, parce que je n'en ai pas honte. Je ne proclame pas que je suis homosexuel, parce que je n'en suis pas fier. Je dis que je suis homosexuel, parce que cela est* ».

Il aida au passage de l'exigence révolutionnaire des premiers militants à une démarche antidiscriminatoire en lien avec les droits de l'homme, ce qui fut plus assimilable par la société. De fait, entre 1981 et 1983, la gauche au pouvoir va abolir toutes les discriminations légales. En moins d'une année, François Mitterrand, Robert Badinter, Gaston Defferre, Gisèle Halimi, Louis Joinet et Jack Lang nettoient les codes civil et pénal des archaïsmes en matière de pratique sexuelle. Il y eut également, dans les années 1980-1990 l'épidémie de Sida qui fut un des éléments de visibilité accrue de la communauté LGBT. Les revendications militantes portées par les activistes comme les membres d'Act up ont été favorisées par une prise de conscience culturelle dont témoignent des œuvres littéraires comme *Sud* de Julien Green (1953), *L'Étoile rose* de Dominique Fernandez (1978), *L'Homme blessé* de Patrice Chéreau (1983), *Les Roseaux sauvages* de Téchiné (1994), *Ceux qui m'aiment prendront le train* de Patrice Chéreau (1998). La *Gay Pride* obtient un

³⁰ Freud, S. 1905. *Trois essais sur la théorie sexuelle*.

succès croissant et devient un grand événement culturel. La réalité homosexuelle se banalise et la loi française s'ajustera une fois encore avec le PACS (1999) et le mariage homosexuel (2013). La tolérance pour l'homosexualité, devenue une manière de vivre sa sexualité pour une majorité de Français, se heurte néanmoins à des foyers homophobes. En Europe, ces bastions résiduels de l'ancien ordre social sont d'autant plus radicaux et institutionnalisés qu'ils sont à l'Est. La loi française du 27 mai 2008, qui définit la discrimination comme une inégalité de traitement, atteste que l'identité de genre et l'orientation sexuelle font partie des critères de discrimination, comme le sexe, l'âge, le handicap, l'apparence physique ou encore les opinions politiques et religieuses. Entre Stonewall et cette loi, un véritable basculement sociétal s'est opéré sur ce sujet LGBT.

Transidentités

Le primat de l'hétérosexualité a longtemps servi de référence en matière de pratiques sexuelles. Il ne va pas de soi. Chez les primates, le couple hétérosexuel est rarement la cellule de base du groupe où se développent des rapports de dominance, de rivalité, de coopération. Pour le sens commun, la raison d'être de l'hétérosexualité est la reproduction de l'espèce, comme si cette origine évolutive justifiait qu'elle reste éternellement une fin en soi, excluant d'autres voies de plaisir. En réalité, ce modèle hétérosexuel, est devenu une véritable obsession du consumérisme industriel au point d'occuper une grande place dans l'imaginaire collectif. En fait, toute l'organisation sociale produit ce modèle qui apparaît comme une contingence restrictive. Pour Freud, l'hétérosexualité n'était pas innée :

« L'intérêt exclusif de l'homme pour la femme est aussi un problème qui requiert une explication et non quelque chose qui va de soi »³¹.

Il avait compris combien la complexité de la vie psychique, marquée de bisexualité ambiante, avait produit cette séparation entre fonction reproductive et principe de plaisir. Pour lui, l'orientation sexuelle était le résultat de l'histoire individuelle. En 1920³², il confirme combien l'hétérosexualité est une pratique autolimitée :

« Il faut se dire que la sexualité normale, elle aussi, repose sur une restriction du choix d'objet ».

Si, nous l'avons dit, sous l'influence d'Ernest Jones, le mouvement psychanalytique oublia cette idée d'une hétérosexualité exclusive conditionnée par l'éducation, des femmes analystes réagirent contre sa vision erronée de la sexualité féminine. Ainsi Helen Deutch et Karen Horney, aux USA, se sont opposées dès les années 40 sur ce thème aux conceptions freudiennes, et en France Lise Irigaray et Julia Kristeva. Elles dénoncent aussi la domination masculine des sociétés de psychanalyse. En France également, Colette Chiland³³ a étudié deux cents cas de transformation sexuelle. Elle évoque dans son ouvrage la souffrance de ces personnes en désaccord avec leur sexe anatomique qui souhaitent une intervention chirurgicale et un traitement hormonal. Il s'agit d'un long parcours depuis l'acceptation des techniques chirurgicales, la révision légale, les papiers d'identité, l'intégration sociale, la vie de couple, l'accompagnement psychologique, le suivi médical. Elle décrit le dégoût des organes génitaux, du pénis chez l'homme, des seins chez la femme. Pour ces personnes, seule la transformation de leur corps peut apporter un soulagement. Elles s'appliquent à adapter leur comportement aux stéréotypes

³¹ Freud, S. 1905. *Trois essais sur la théorie sexuelle*.

³² Freud, S. 1920. *Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine*.

³³ Chiland, C. 1997. *Changer de sexe*. Odile Jacob.

correspondant à leur identité psychologique. Pour elle qui est psychanalyste orthodoxe, une origine psychique est possible en lien avec des traumatismes et des difficultés identificatoires précoces.

En 1978, Virginia Prince crée l'expression « *transgenre* » pour désigner les personnes qui ont changé de genre sans intervention chirurgicale. En 1991, Sandy Stone³⁴ incite les médecins à ne pas se soumettre à la psychiatisation normative des trans. En 1992, Leslie Feinberg³⁵ étend le terme *transgenre* à l'ensemble des trans, qu'il y ait eu ou non modification corporelle. En 2000, en France, l'association *OUTrans* condamne l'approche médicale de Stoller à la recherche d'une identité trans et a comme objectif d'accueillir « *tous ceux qui ne se reconnaissent pas dans le système de genre binaire* ». En novembre 2006, à Jogjakarta, en Indonésie, une commission internationale de juristes agissant dans le cadre de l'ONU érige une charte d'application du droit international des droits de l'homme en matière d'orientation sexuelle et d'identité de genre pour la protection et pour l'interdiction absolue de la discrimination contre les personnes LGBT et intersexuées. 54 états membres sur 193 l'ont ratifié.

Reste la question du troisième sexe. En juin 2011, sur Arte, un documentaire de Thomas Wartmann, *Des saris et des hommes*, montre que dans la société indienne, depuis des millénaires, des personnes refusent l'appellation d'homme ou de femme et se perçoivent comme un troisième sexe. Désignés sous le terme *Hijras*, ils jouissent d'un statut spécifique et sont considérés comme porteurs d'un pouvoir de fertilité. Dans la région de l'isthme de Tehuantepec, au Mexique, vivent des hommes qui s'habillent en femmes, les *muxes*, selon une ancienne tradition de la culture locale zapotèque. Chez les Inuits, des garçons sont élevés comme filles car la tradition veut qu'un nouveau-né porte le prénom de la dernière personne décédée de la famille. Ce prénom détermine l'identité sexuée de l'enfant.

Transidentité créative et évolution de l'écoute analytique.

Début octobre 2019, Anne Rodier³⁶ a écrit une chronique dans *Le Monde* intitulée *La transidentité intéresse les DRH*. Elle rapporte que quinze grands groupes (IBM, Microsoft, Facebook, AXA, BNP, Vivendi, ...) se sont constitués en réseau d'entreprises pour partager les bonnes pratiques de sensibilisation et d'inclusion des LGBTQ dans le cadre du travail. S'ils visent, bien sûr, à améliorer leur image, les responsables de ces groupes n'en sont pas moins persuadés de l'importance d'un cadre respectueux de l'individu ayant vécu une transformation et ainsi de favoriser leur engagement et leur créativité. Cette évolution marque combien la transidentité est entrée de droit dans la société occidentale. Toute la société ? Certes non, nous l'avons évoqué avec l'homophobie. Le combat contre l'homophobie est quotidien et ubiquitaire. Des poches de résistance se sont organisées du côté des religieux ... et des psychanalystes. Il reste difficile à de nombreux professionnels de la psyché d'imaginer l'identité sexuelle dans une perspective dynamique, sans cesse évolutive, et non fixée au terme d'un parcours du développement infantile. Il reste difficile d'écouter un tel patient sans se focaliser sur la quête d'une origine, d'une cause, sans se référer à un modèle théorique, à une étiquette diagnostique.

³⁴ Stone, S. 1991. Manifeste transsexuel.

³⁵ Feinberg, L. 1992. Transgender liberation.

³⁶ Rodier, A. 2019. *La transidentité intéresse les DRH*. *Le Monde*, 01/10/2019.

Une des réflexions cardinales qu'impose aux psychanalystes la réalité transgenre est celle-ci : que devient le « *Wo Es War Soll Ich Werden* » freudien (« *Où était le ça, le moi doit advenir* ») ? Le travail traditionnel psychanalyste est d'aider le patient à prendre conscience des processus inconscients déterminant son activité mentale, ses choix, ses conduites. Alessandra Lemma³⁷, psychanalyste qui travaille à la Tavistock Clinic de Londres et reçoit des adolescentes trans, explique combien l'attente de ces jeunes femmes est un accompagnement qui rende le passage le moins angoissant possible, non une quête des déterminants. La question est « *Comment ?* », non « *Pourquoi ?* » dit-elle. Lisa Littman³⁸, à propos de l'épidémie de « *Gender dysphoria* » chez les adolescentes, étudie l'impact sur les parents du passage transgenre de leur enfant et évoque le traumatisme, tant pour les adultes que pour l'enfant, que représente la modification brutale des relations intrafamiliales. On comprend que lors de ce passage, vu l'acuité et l'intensité des affects mobilisés, la question, pour l'adolescent ou le jeune adulte, est surtout de naviguer à vue, sans retour au passé, pour adoucir autant que possible les rapports avec les proches. Ce n'est pas le moment, confronté à cette « *sensation de familier devenu étranger* » (Virginie Despentes, préface à Paul Preciado, op. cit. p. 9) de remanier les imagos parentales. Le « *devenir conscient* » peut attendre car « *Changer de sexe n'est pas comme le veulent les gardiens de l'ancien régime sexuel faire un saut dans la psychose* » (Paul Preciado, op. cit, p. 33). Ne faut-il pas, dans ce registre de la clinique analytique des personnes trans, entendre Wilfred Bion qui recommandait d'accueillir la parole de l'autre « *Sans désir et sans souvenir* » ?

* * *

³⁷ LEMMA, A. *Trans-itory Identities : some psychoanalytic reflections on transgender identities*. International Journal of Psychoanalysis. Vol. 99. Issue 5. Oct. 2018. p. 1889-1106.

³⁸ LITTMAN, L. *Transparenting*. The Economist. 01/09/2018,